Les indépendances venues, on ne parle plus dans les pays musulmans de renaissance mais de développement, de nationalisme, de socialisme, de libéralisme…

L'air du temps est à l'économie. Bennabi met en garde contre la sanctification de celle-ci dans *Le musulman dans le monde de l'économie* : «Le monde musulman n'a pas encore repris conscience. Il s'affaire en partant d'une catastrophe à préparer la prochaine catastrophe. On l'y a préparé, il s'y prête… L'économisme n'est pas venu du ciel avec le Coran : il est sécrété par des êtres amibiens qui ont incarné la colonisabilité et incarnent aujourd'hui le sous-développement… Le monde musulman semble en ce moment atteint de ce mal- là. Mal réveillé par les deux guerres mondiales de ce siècle, il est passé d'une totale inconscience économique à l'obsession économique, comme s'il n y avait qu'une seule voie d'épanouissement : être homo œconomicus et n'être que cela.»

Bennabi qui a été le théoricien de la renaissance musulmane ne s'est pas laissé prendre dans les schémas abstraits ou enfermer dans ses propres thèses en ignorant le réel, les faits observés et les tendances visibles de l'histoire. Dans ses livres nous trouvons évidemment sa pensée, mais il existe aussi, comme on le sait maintenant, une autre source d'information sur ses pensées, constituée par la masse de documents inédits qui nous renseignent sur ses «arrière-pensées». Son pessimisme, je dirai presque son désespoir, s'affichent là plus clairement, brutalement même. Quelques semaines après la débâcle de juin 1967, il écrivait dans ses *Carnets* : «Une question surgit dans mon esprit : les musulmans peuvent-ils encore vivre une autre épopée ? Ça me semble difficile dans les conditions présentes. Je ne vois leur retour à l'histoire que sous forme d'une épopée qui marquera la fin de l'histoire. Car en ce moment, les conditions de leur retour à l'histoire n'existent ni dans leur esprit ni dans les circonstances générales du monde.» (note du 12 juillet 1967) Un an plus tard, son sentiment se creuse un peu plus : «Seul Dieu peut changer quelque chose à cette mortelle stagnation du monde musulman due à la fois au poids écrasant des inerties officielles à l'intérieur et aux pressions de l'extérieur. Je ne vois cependant dans le ciel aucun signe précurseur.» (note du 21 juillet 1968) Quelques semaines après, il enfonce encore le clou : «Le monde musulman n'a plus aucun moyen d'appliquer à lui-même une solution islamique capable de lui donner l'élan vers une civilisation comme il y a quatorze siècles.»

On se serait attendu à ce que ces critiques, ces questionnements et ces incursions débouchent sur l'indication de nouvelles pistes, mais Bennabi n'ira pas au-delà. Après avoir accompli quelques pas audacieux sur la voie de la réforme de l'esprit islamique et du non-conformisme, on le voit, dans ses écrits publics, faire montre de retenue, voire de recul, certainement pour ne pas dresser contre lui les institutions officielles de l'islam. A-t-il voulu seulement poser des questions, attirer l'attention, sans s'engager outre mesure ? Craignait-il de faire des concessions aux baâthistes, aux «progressistes» et autres laïcs de son époque ?

Les pays musulmans tels qu'ils se présentent en ce début 2016 sont-ils capables de rééditer l'exploit réalisé par l'Union européenne, c'est-à-dire emmêler les destins de plusieurs dizaines de peuples afin que l'intérêt commun prime et occulte les intérêts particuliers ? On n'observe, en dehors des Etats du Golfe, aucune incitation au regroupement et encore moins à l'union. Le rêve panislamiste n'a jamais été qu'un rêve qui a hanté l'esprit des poètes, des intellectuels et des masses crédules. L'exploit européen a été possible non parce que les ressemblances partagées par les peuples européens les ont conduits machinalement à l'unité, mais parce que ces mêmes ressemblances n'ont pas été assez décisives par le passé pour leur éviter deux guerres mondiales et d'innombrables conflits bilatéraux tout au long du deuxième millénaire.

L'homme fait l'histoire mais il ne la comprend que lorsque elle est achevée, lorsqu'elle est derrière lui. En cela, Bennabi est d'abord musulman, ensuite khaldounien. L'histoire ne doit pas être vue à partir de ses causes seulement, mais aussi de sa finalité, du but vers lequel elle tend.

Pendant mille ans, les Européens étaient convaincus que «Dieu a organisé l'Europe de telle façon que chaque Etat eut un ennemi traditionnel à sa porte», selon la formule du chroniqueur français du XVIe siècle Philippe de Commynes. Mais ils ont su finalement capitaliser leurs expériences et en tirer une vision complètement nouvelle de leur destin sous les yeux sceptiques des musulmans qui ne les suivront pas sur cette piste, pas plus qu'ils ne sont intéressés par les exemples japonais et chinois. C'est que, comme l'écrit Bennabi dans *Le problème des idées* (version 1960) : «Une société qui, depuis six ou sept siècles, n'a pas créé d'idées mais produit seulement des tapis et des curiosités orientales ne peut être spontanément réceptive aux idées d'une autre société et au rayonnement de ses archétypes.»

Il demeure toutefois un mince espoir, celui d'une possible dynamisation de l'Organisation de la coopération islamique qui, depuis sa création en 1969, au lendemain de l'incendie de la Mosquée al-Aqça (Jérusalem), s'efforce d'entretenir dans un «esprit non contraignant» un semblant de solidarité entre ses adhérents que rien ne rapproche sur le plan stratégique ou économique. Depuis le début du XXIe siècle, elle essaie de s'organiser selon le schéma d'une organisation multilatérale fonctionnant sur le modèle du système de l'ONU, régie par des accords et s'appuyant sur des institutions spécialisées comme le Centre de recherche statistiques, économiques et sociales (SECRTCIC), le Centre islamique pour le développement du commerce (CIDC) et le Centre islamique de recherches sur l'histoire, l'art et la culture (IRCICA).

L'OCI possède une Banque islamique de développement (BID), une Chambre islamique de commerce et d'industrie (CICIEM), un Comité permanent pour la coopération économique et commerciale (COMCEC) dont le but est de favoriser le commerce, l'investissement et les alliances économiques régionales. Un premier cycle de négociations sur un système de préférences commerciales (SPC) a été lancé en 2004, et la première conférence économique des pays de l'OCI a eu lieu à Istanbul en novembre 2004. La création d'organisations spécialisées a été mise à l'étude et des statuts élaborés pour le Conseil islamique de l'aviation civile, l'Union des télécommunications, l'institution de normalisation et de météorologie… L'OCI est le deuxième rassemblement planétaire après l'ONU.

L'œuvre de Bennabi est frappée du coin de la métaphysique : le monde procède d'un principe unique, le «Fiat lux». L'homme est en quête d'unité pour être en harmonie avec l'unité cosmique, reflet de l'unicité de Dieu. Le temporel et le spirituel n'ont pas de sens séparément, il faut les réunir afin que le tout prenne sens. Cette dimension était déjà perceptible à travers ce qu'il nous a été donné de lire jusqu'ici de son œuvre. Il pense que «la providence dirige le cours inflexible de la civilisation dont les cycles se succèdent malgré tous les obscurantismes, les maraboutismes, les colonialismes et les empirismes politiques» (*Les conditions de la renaissance*). L'état du monde avec ses réalités et ses apparences ne bouche pas l'horizon de son esprit. Il ne s'enferme pas dans l'actualité qui l'environne. Il croit en un «plan d'ensemble» qui confère un sens métaphysique à l'histoire, à l'enchaînement des événements. Il est «finaliste» et aime considérer les phénomènes en perspective pour en lire la signification globale au lieu de les regarder en rétrospective, ce qui ne renseigne pas suffisamment sur leur signification réelle. Pour lui, l'histoire n'est pas un simple enchaînement de faits et d'effets déterminés par des causes, mais un courant vital dirigé par des «fins» qui, si elles ne sont pas visibles et perceptibles, sont néanmoins intelligibles. L'homme fait l'histoire mais il ne la comprend que lorsque elle est achevée, lorsqu'elle est derrière lui. En cela, Bennabi est d'abord musulman, ensuite khaldounien. L'histoire ne doit pas être vue à partir de ses causes seulement, mais aussi de sa finalité, du but vers lequel elle tend. La causalité est loin de suffire aux besoins de compréhension de l'homme. «La terre ne tourne pas pour nous ou à cause de nous», note-t-il.[1] Ibn Khaldoun avait pressenti que si les civilisations passaient, le phénomène civilisationnel, lui, poursuivait sa trajectoire, faisant passer les acquis de l'une à l'autre et incitant la nouvelle à dépasser la précédente selon une loi générale de l'évolution qu'il assimile à la volonté de Dieu, «sunnat Allah».

Si dans *Les conditions de la renaissance* Bennabi s'est placé du point de vue de l'individu pour considérer les conditions que celui-ci doit réunir pour impulser un nouveau cycle de civilisation, c'est du point de vue de la philosophie de l'histoire, voire de la métaphysique, qu'il se place dans *Vocation de l'islam* pour considérer le sens de l'histoire humaine. Dans son esprit, les civilisations ont atteint leurs limites car elles ne peuvent plus coexister dans un monde devenu petit, sur la base de conceptions divergentes. L'intérêt général doit primer. Pour exprimer cette idée, il recourt à une image qu'il tire de sa formation d'ingénieur : «L'image du phénomène est donnée approximativement par ce qu'on appelle le "courant de rupture" en électricité : l'étincelle jaillit quand il y a rupture, discontinuité brusque dans le circuit conducteur, c'est-à-dire quand ce circuit devient brusquement hétérogène.

Le même phénomène peut être transposé en milieu humain. Les contradictions y deviennent explosives en raison de ces discontinuités idéologiques et raciales ; l'étincelle de rupture jaillit à une coupure, à une frontière d'idée ou de race. C'est alors la guerre, le racisme, le colonialisme : toutes les expressions violentes de la contradiction... Après les deux guerres mondiales, le monde doit réaliser son homogénéité pour éviter l'étincelle d'une troisième guerre mondiale… Le mondialisme n'est pas une idée, un vœu, une utopie, un principe de morale, mais une affirmation de notre époque, le terme inéluctable de l'évolution actuelle, une nécessité imposée par les conditions techniques et psychologiques auxquelles est parvenu le monde.» (*L'afro-asiatisme*)

Huntington parle du risque très probable de «choc des civilisations» comme si celles-ci venaient de découvrir leur existence mutuelle. Or, elles se sont déjà entrechoquées dans le passé, elles n'ont fait que cela, elles se sont tout à tour battues à mort au nom de Dieu ou des conquêtes. Toutes les civilisations ont été expansionnistes, intolérantes, mais toutes ont perdu le combat pour la domination mondiale. Alors que Bennabi, dépassant de son temps déjà le stade du «dialogue des civilisations», cherchait par quelles voies préparer leur coexistence puis leur intégration, l'auteur américain exclut radicalement une telle possibilité pour n'entrevoir entre elles qu'un avenir d'affrontements, un antagonisme irréductible qui ne se résoudra que par la force, car l'auteur américain met à la base de sa thèse un présupposé inspiré de la philosophie de l'histoire de Spengler, à savoir qu'il existe une imperméabilité absolue des civilisations les unes aux autres. Encore que «imperméabilité» ne signifie pas vocation à se détruire mutuellement.

Toynbee parlait au début de son œuvre d'un «plan divin». Vers la fin de sa vie, il se spiritualise davantage et confie au professeur japonais Kei Wakaizumi : «J'étudie l'histoire parce que c'est la voie qui me permet de communier au mieux avec la réalité dernière… Pour moi, l'étude de l'histoire resterait dénuée de sens si elle n'avait pas une signification religieuse ultime et un but religieux…»[2] Bennabi et Toynbee se rejoignent sur ce point, se distinguant de Spengler qui rejette dédaigneusement toute idée de «plan universel» qui aurait Dieu pour auteur et de «continuité linéaire» de l'histoire, écrivant : «L'humanité n'a pas plus que le genre papillon ou orchidée, un but, une idée, un plan. Ou bien l'"humanité" est un concept zoologique, ou bien elle est un mot vide de sens… Au lieu de cette image monotone d'une histoire universelle à forme linéaire, je vois le théâtre d'une variété de cultures grandioses qui croissent avec une puissance cosmique originelle au sens d'un paysage naturel… Il y a une croissance et une vieillesse des cultures, des peuples, des langues, des vérités, des dieux, des paysages, comme il y a des chênes, des pins, des fleurs, des branches, des feuilles, jeunes et vieux, mais il n'y a pas d'"humanité vieillissante".»[3]

Huntington parle du risque très probable de «choc des civilisations» comme si celles-ci venaient de découvrir leur existence mutuelle. Or, elles se sont déjà entrechoquées dans le passé, elles n'ont fait que cela, elles se sont tout à tour battues à mort au nom de Dieu ou des conquêtes. Toutes les civilisations ont été expansionnistes, intolérantes, mais toutes ont perdu le combat pour la domination mondiale.

Une fusion des peuples est aux yeux de Spengler une impossibilité. Il n'y a pas pour lui une «humanité», mais seulement des hommes, des peuples, des cultures tout à fait distinctes et irréductibles à l'unité. Toynbee estimait de son côté que le salut de l'humanité proviendrait de trois actions à entreprendre : sur le plan politique, établir un système constitutionnel coopératif de gouvernement mondial ; sur le plan économique, trouver des compromis entre la libre entreprise et le socialisme ; sur le plan des idées, replacer les superstructures mentales sur des fondations religieuses.[4]

N. B.

Dimanche prochain : PENSÉE DE MALEK BENNABI : 27) La métaphysique de l'histoire.

1) «A la veille d'une civilisation humaine» - 4, *RA* du 29 juin 1951.
2) *Survivre : sept questions sur le futur*.
3) *Le déclin de l'Ocident.*
4) Cf : *La civilisation à l'épreuve*.